



BEETHOVEN ET SES INTIMES

LA FIANCÉE DE BEETHOVEN

SUITE ET FIN



TRENTE-SIX ans, en effet, Beethoven, quoique tout d'imprévoyance et d'impulsion, n'était plus assez jeune pour ne pas raisonner son entraînement et se rendre compte qu'il ne pouvait assumer les charges d'une famille, ni imposer à Thérèse, dont la dot était fort modeste, le passage d'une vie luxueuse aux soucis quotidiens d'un intérieur gêné. L'espoir d'un avenir heureux, la pensée que Thérèse était sa fiancée, qu'elle l'avait préféré à tout autre, lui suffisaient alors, le transportant, écrivait-il, « aux étoiles ».

Rien ne lui paraissait impossible, maintenant qu'il travaillait pour elle, et les plus grandioses créations se succédaient. C'était la *Symphonie en ut*, avec ses terribles accords de début : « coups du destin, frappés à notre porte », a-t-il dit lui-même ; cette symphonie, la plus grande de toutes, où la volonté puissante lutte et se défend avec des colères, des tristesses, lassée de sans cesse combattre le sort mauvais. L'âme comprend enfin que tout vouloir humain est chose passagère et illusoire, et par le sublime adagio, s'incline devant la volonté suprême et éternelle, sentant que dans l'univer-

selle souffrance, la sienne s'anéantit. Et la conscience de cette libre soumission rend la fierté et la force au cœur découragé, qui finit par un chant de victoire triomphale. C'est l'histoire morale de Beethoven, dont ses amis disaient à cette époque : « Il est l'énergie personnifiée, il a parfois l'air d'un Jupiter. »

Puis la *Symphonie pastorale*, malgré son court orage, toute de soleil et de sérénité, où il semble commenter ce mot d'une de ses lettres : « Contemple la belle nature et que ton âme se calme dans l'acceptation de ce qui doit être. » Pour une fois, Beethoven s'oublie : « Qui peut exprimer le ravissement des grands bois ? » Ce qui monte de son cœur, c'est la joie et la reconnaissance. A l'heure la meilleure de sa vie, il jouit de toutes choses, et remercie Dieu d'avoir fait la paix des jours d'été.

Dans cette vie intense d'art et de travail, où son cerveau, stimulé, produit sans cesse, où composant la belle ouverture de *Coriolan*, la musique de scène d'*Egmont*, il rêve de mettre en opéra le récent *Faust* de Goethe, sa grande admiration, il pouvait écrire à Franz de Brunswick : « Je suis en droit d'espérer que j'atteindrai avant peu à la dignité d'un véritable artiste. » Ses détracteurs se taisaient, sa situation pécuniaire s'améliore. On conçoit que l'attente lui parût moins longue qu'à Thérèse, dans l'uniformité de son castel hongrois,



soignant sa mère et opprimée par le remords de lui cacher son secret. Mais, ayant le bonheur qu'elle avait voulu, elle acceptait de le trouver mêlé d'amertume et faisait tout ce que peut faire une femme : donner ce qu'on lui réclamait d'aide matérielle et de sympathie morale. Franz, toujours dévoué, organisait, pour Beethoven, des concerts à Pesth. Les visites de ce dernier étaient rares, mais la correspondance assurément fréquente; des passages des lettres au comte prouvent même que Beethoven était despote en cela comme en toutes choses : « J'ai besoin des quatuors, j'ai déjà prié ta sœur de te le dire, on met trop longtemps à les copier... Dis à ta sœur Thérèse que j'ai bien peur d'être obligé de devenir un grand homme, sans qu'elle y ait contribué par un souvenir. » Thérèse dut sourire en lisant cela; sa pensée était si constamment avec lui, elle conservait avec tant de soin les immortelles qu'il se plaisait, par un glorieux enfantillage, à lui envoyer dans ses lettres, avec cette devise en français : *Des immortelles à son immortelle!* — Luigi.

Quatre ans se passèrent ainsi. La patience et la prudence n'étaient guère des vertus accessibles à la nature indomptable de Beethoven. Son profond amour put les lui inspirer quelque temps; cette attente, sans résultat, les usa vite. Il avait songé, en 1807, abdiquant sa haine pour les Bonaparte, à accepter la place de maître de chapelle du roi de Westphalie, Jérôme. Ses amis voulurent le retenir à tout prix. Les deux plus riches, les princes Lobkowitz et Kinsky, avec le concours de l'archiduc Rodolphe, s'engagèrent à lui servir une pension de 4,000 florins, tant qu'il résiderait en Autriche. Beethoven, heureux d'échapper à la chaîne, quoique ce ne fût qu'une autre forme de dépendance, dédia à l'archiduc, son brillant élève, le plus beau de ses concertos. Il entrevoyait son mariage possible, et écrivait en plaisantant à un ami de lui chercher une femme : « Il faut qu'elle soit belle; je ne puis rien aimer de laid, autrement je m'aimerais moi-même. » Mais il ne se hâtait pas, songeant à des voyages musicaux en Espagne, en Angleterre où on l'appelait, espérant même devenir maître de chapelle de l'Empereur. Son orgueil voulait offrir à Thérèse une situation si haute qu'on ne pût traiter leur union de mésalliance. Elle, souhaitait dire à tous : « Quand je devrais mendier avec lui, je serais encore fière d'être sa femme. » Mais elle ne pouvait que demeurer passive, et Beethoven, avec une injustice trop fréquente, lui en voulait maintenant de sa soumission même, de sa résignation courageuse; il lui en voulut bientôt de ses efforts pour le calmer. Car leur château de rêves s'était écroulé. En 1809, l'Autriche est de nouveau envahie par Napoléon, la cour impériale en fuite (la sonate à l'archiduc : *Absence et Retour*, se rapporte à ce triste départ); les boulets français pleuvent sur Vienne, forçant Beethoven à se réfugier dans une cave et à ensevelir sous des

coussins sa tête malade; enfin, les défaites d'Essling et de Wagram livrent la ville prise à de dures contributions. C'était la ruine pour tous; les protecteurs étaient loin, la pension irrégulièrement payée, et personne ne songeait à la musique. La violence de Beethoven, que tout obstacle irritait, reprit son empire. Avec les années, ses bizarreries, ses manies s'accroissaient, et sa surdité inguérissable élevait entre lui et le monde une barrière toujours plus haute, anéantissant ses espérances. « Dans ses lettres comme dans nos entrevues, a dit Thérèse, les orages et le soleil alternaient. » Quoique épouvantée des orages, elle l'aimait trop, elle se sentait malgré tout trop aimée, pour ne pas les pardonner.

Bien des années après, à sa jeune confidente, qui se déclarait « prête à mourir pour elle », la comtesse Thérèse répondait avec un mélancolique sourire : « Ce qui est difficile, la grande preuve d'amour, c'est de savoir vraiment vivre pour ceux qu'on aime ».

Aussi, l'âme torturée, voulant son bonheur à lui plus que le sien, elle implorait de Dieu une lumière éclairant sa route. Car elle pressentait trop ce qui eût été. Jamais Beethoven, qui écrivait de sa dépendance perpétuelle : « Cette humiliation d'un homme devant d'autres hommes, comme elle me pèse ! » n'aurait cessé de souffrir du sacrifice que lui faisait cette fille de haute naissance, en acceptant ses habitudes décousues d'artiste, et surtout sa famille, ses frères, vulgaires et mal mariés. Son terrible caractère, son infirmité morose qu'elle rêvait de consoler, eussent porté avec peine le joug d'un ménage dont les embarras d'argent auraient étouffé son inspiration.

Lui-même, confusément, sentait tout cela et se débattait avec la réalité, voulant dans sa vie la bienfaisante tendresse de Thérèse, mais trop généreux pour en faire la victime de sa fantaisie et redoutable humeur qu'il savait ne pouvoir vaincre. « Ne me traitez plus de grand homme, écrivait-il à Zmeskall; jamais je n'ai davantage éprouvé la puissance et la faiblesse de la nature humaine. »

Cependant, l'automne de 1809 l'avait ramené à Martonvasar, et, dans cette calme paix des vastes plaines, cet entourage d'affections qui lui faisait dire : « Sans une créature aimée, je ne pourrais vivre à la campagne », il s'était remis à composer, après une longue interruption, à esquisser la Septième Symphonie, que Wagner a appelée l'*Apothéose de la Danse*, et où se révèle un côté de Beethoven : cette « gaieté de géant, triviale et puissante, tourmentée et impétueuse (1) », dont la brusquerie imprévue débordait en jeux de mots, en farces semées au travers de ses lettres et de ses conversations, contrastant avec la dignité et la beauté morale de sa nature, ainsi que l'andante mélodieux et suave contraste avec le vertigineux finale. La Fantaisie : *A mon ami Franz de Brunswick*, dé-

(1) C. Bellaigue.

dicace dont il n'était pas prodigue, et l'unique sonate qui porte le nom de Thérèse, souriante et gracieuse comme pour écarter entre eux tout ombre de dissentiment, avaient été ses présents d'adieux. Au printemps qui suivit (1810), il se résolut à brusquer la situation qui lui devenait intolérable. Il écrivait à Wegeler : « Je serais heureux, le plus heureux des hommes, sans le démon logé dans mon oreille... La vie est si belle, mais pour toujours empoisonnée pour moi ! » Et en même temps, il lui demandait de façon pressante de lui envoyer son acte de baptême, pièce indispensable pour un mariage. Trois mois après, Breuning écrit à son beau-frère : « Je crois que le projet de mariage de Beethoven a échoué. »

Que s'était-il passé ? On l'ignore. En homme d'honneur, Beethoven a gardé le secret promis, mais le nom de Thérèse disparaît de ses lettres à son frère, et il ne retourne plus à Martonvasar. Thérèse, qui pouvait parler, n'a pas eu, même après tant d'années écoulées, le courage de revenir sur le triste dénouement de leurs fiançailles. « Le mot de séparation, — a-t-elle dit brièvement, défaillante à ce souvenir, — ce n'est pas moi qui le prononçai. En l'entendant, je devins pâle comme une morte, et saisie d'effroi, je tremblai de tout mon corps. » On peut supposer que Beethoven exigea un mariage immédiat et, devant son hésitation, se laissa aller à un de ses terribles accès de colère dans lequel il rompit tout lien entre eux. Et Thérèse ajoutait : « Je sais maintenant que j'ai été la vraie coupable. Le grand courage, qui triomphe de tout, m'a manqué. Léonore me couvre de honte. »

Elle ne revit jamais Beethoven.

VII

Si amère que soit une séparation, amenée par la mort ou par les épreuves de la vie, elle brise rarement pour toujours une existence d'homme, surtout vouée à l'art et au travail.

Cependant, à cette époque, il y a dans l'histoire de Beethoven une page blanche. Plongé dans cet affaissement moral qui atteignait parfois son énergique volonté, il demeura des mois sans composer, s'isolant, s'enfermant avec son chagrin ignoré. Ce qui le sauva de cette torpeur, fut l'amitié de Franz Brentano et de sa sœur Bettina. Le premier, riche banquier de Vienne, avait ouvert amicalement à Beethoven sa maison et sa caisse. Celui-ci improvisait pour la jeune femme, sans cesse malade, et l'enfant, Maximiliane, avait l'honneur de se voir dédier, par le grand musicien, des morceaux écrits pour ses petites mains. Un jour de mai, dans sa noire tristesse, Beethoven avait refusé d'assister au dîner qui devait fêter l'arrivée de la jeune sœur, venant de Francfort faire une première visite à Vienne, avant son prochain mariage. Il était au piano quand, dans son logis maussade, entra une fée souriante, les mains pleines de fleurs, qui s'annonça ainsi : « Je suis Bettina Brentano. » Le

maître s'était retourné furieux, mais cette apparition délicate le désarma : « — Écoutez, lui dit-il brusquement, la mélodie que je viens de composer. » C'était la *Chanson de Mignon*, de Goethe. « N'est-ce pas que c'est beau ? » Et lui voyant les yeux brillants d'admiration : « — Ah ! vous êtes une nature d'artiste ; les artistes ne pleurent pas, ils s'enflamment. » Après cela, elle obtint sans peine qu'il mît son habit et l'accompagnât chez son frère, où les quarante convives, déjà à table, demeurèrent stupéfaits en les voyant paraître tous deux. Le soir, une fort bonne musicienne exécutait une sonate de lui ; il prit brusquement sa place, disant : « — Ce n'est pas cela du tout », et joua « d'une façon surhumaine ».

Tant que Bettina resta à Vienne, Beethoven se plut à causer avec elle — le plus souvent par écrit, hélas ! — musique et poésie, à l'interroger sur Goethe qu'elle connaissait intimement, à lui montrer les jardins parfumés de Schœnbrunn. Quand elle partit, l'œuvre bienfaisante était accomplie. Courageusement, il s'était remis à vivre. « Soumission ! — écrira-t-il sur le journal où il notait ses pensées. — Soumission absolue à ton destin ! Pour toi, il n'est « plus de bonheur qu'en toi-même, dans ton art ! « Oh ! Dieu, donne-moi la force de me vaincre. »

Il n'y a pas en ce monde d'affections perdues. Toutes celles qui sont hautes et pures, même si elles ne semblent pas récompensées, servent à nous faire l'âme meilleure, et nous aident, comme des échelons, à nous élever toujours. Il en fût ainsi de Beethoven. Loin d'oublier Thérèse, il entretint en lui son souvenir, fortifiant et caché, qu'un mot seul trahit parfois. Ainsi, voyant une femme dont le salon, à Berlin, était alors célèbre, Rahel Levin, il dit : « qu'elle lui rappelle des traits qui lui sont chers. » Et un jour, un de ses visiteurs, entrant inaperçu, le trouve contemplant le portrait mystérieux, don de fiançailles qu'il avait gardé, même après l'échange et la destruction de leurs lettres, sauf celle qui ne pouvait rien révéler. Il se parlait à mi-voix : « Elle était trop grande, trop semblable aux anges ! » Sa physionomie, nous dit-on, était comme rassérénée, et sous ses doigts, vint une magnifique improvisation. « Aujourd'hui, murmura-t-il, mon bon ange m'a visité. »

Sans doute, à l'extérieur, il demeure le même, bizarre, quinquex, distrait. Il continue à vagabonder dans la campagne, perdant son chapeau, les pans de sa redingote volant au vent, se parlant et gesticulant, brandissant son carnet de notes : apparition étrange que connaissent tous les Viennois. Il lance à la tête des garçons de café le plat qui lui déplaît, chasse à tout instant ses domestiques, loue quatre appartements à la fois, vit dans un désordre dont l'excellente femme d'un de ses amis, Mme Streicher, s'efforce en vain de débrouiller le chaos, le maître ne pouvant sortir parce qu'il n'a plus de linge ou que son unique paire de bottes est trouée. « Certains disent qu'il

est fou », prétendent les gens nombreux auquel il a su déplaire. A Téplitz, où Goethe et lui se sont enfin rencontrés (en 1811) et ne sympathisent qu'à demi, tous deux se trouvent sur le chemin de la famille impériale. Goethe s'efface et salue fort bas, en courtisan bien appris. Beethoven passe, répondant par un simple coup de chapeau aux bonjours bienveillants des princes, et, pour se justifier de son impolitesse, déclare ensuite « que les souverains peuvent faire un conseiller aulique, mais ni un Goethe, ni un Beethoven; aussi leur doivent-ils le respect ».

Pourtant, au travers de ses retours d'orgueil et de méfiance, quelque chose s'est transformé en lui : « Depuis mon enfance, mon grand bonheur a toujours été de travailler pour les autres », dit-il à juste titre. Il forme un ou deux autres projets de mariage, qu'on doit pardonner au vide d'affections dont fut toujours hanté son grand cœur, et aussi au navrant désarroi de son ménage de garçon. Mais les jeunes filles auxquelles il s'adresse reculent devant la tâche écrasante qu'avait seule pu accepter un de ces dévouements qui ne calculent pas. Pourtant, une perspective heureuse s'ouvre au pauvre compositeur vieilli que son infirmité isole de plus en plus. Son frère préféré meurt, lui laissant la tutelle d'un fils de huit ans (1815). « Je vais donc être père », écrivait Beethoven, joyeux. Cette paternité, achetée par des procès interminables avec la mère de l'enfant, indigne de l'élever, fut encore une désillusion. La nature de son neveu était ingrate et rebelle; en grandissant, ses défauts rappelèrent, par un atavisme fatal, ceux dont Beethoven avait tant souffert chez son propre père. Malgré les colères trop justifiées qui lui reprenaient, l'oncle payait les dettes et pardonnait avec une bonté inépuisable. Le jeune homme aboutit à un suicide manqué et à la prison; cette dernière secousse amena indirectement la crise dont Beethoven, déjà malade, devait mourir.

Et, néanmoins, malgré tant d'épreuves, la mort des protecteurs et des amis, la surdité absolue qui, durant cinq années, lui ôte la jouissance d'entendre et de diriger sa propre musique, la maladie qui le mine, la gêne constante, le succès de la musique italienne, qui nuit à ses œuvres, c'est un autre Beethoven qu'on nous dépeint, « le regard lumineux, humide de souffrance et de joie supérieure. » Dans le silence qui l'enveloppe, il est descendu en lui-même. Outre ses « carnets de conversation », grâce auxquels on peut reconstituer toutes les journées du maître, on en a d'autres où, dans ses moments d'angoisse et de lutte morales, il traçait de courtes prières qui expriment un profond sentiment religieux, une humble et confiante acceptation de la volonté divine : réveil de son enfance catholique; souvenir de l'âme pure et pieuse qui s'était ouverte à lui.

« Dieu est plus proche dans mon art que dans

tous les autres; il y a en lui quelque chose d'éternel, d'infini, d'insaisissable. » Cet art est devenu sa consolation, « le plus cher don du ciel ». Dans les œuvres dont son génie est prodigue presque jusqu'à la fin : admirables mélodies, lieds, sonates, quatuors, il épanche ses regrets, ses élévations ardentes, ses mélancolies désolées, ses retours de courage. Ce sont comme des dialogues entre son âme et lui, où l'âme moderne, la nôtre, douloureuse et inquiète de l'au-delà, retrouve sa vivante incarnation.

Il est enfin en possession « de la gloire la plus haute qu'ait jamais atteinte un musicien ». Une des grandes solennités du Congrès de Vienne, réunit en un concert qui a la gravité d'une fête presque religieuse, tout ce que l'Europe compte de personnages éminents, souverains et hommes d'État, afin d'entendre la septième symphonie, et la cantate : *O moment glorieux*, morceau de circonstance, écrit par Beethoven, pour saluer ces plénipotentiaires de la paix tant désirée. La czarine Elisabeth se le fait présenter par l'archiduc Rodolphe, et le maître dira ensuite, avec une satisfaction naïve, « qu'il s'est laissé faire la cour par ces têtes couronnées, et s'est conduit très convenablement. »

Mais il sent « qu'il doit encore quelque chose à lui-même, aux hommes, à Dieu ». Il voudrait, « dans une petite cour, avoir une petite chapelle, pour exécuter l'œuvre qu'il écrirait en l'honneur du Tout-Puissant. » Ce désir parut se réaliser, quand l'archiduc Rodolphe, qui l'aimait, reçut l'archevêché d'Olmütz (1818), et pensa à faire de Beethoven son maître de chapelle. Celui-ci voulut alors, pour l'installation de son cher prince en sa cathédrale, écrire une messe solennelle, la messe en *ré*, terminée seulement en 1822, l'occasion passée, mais qu'il déclare « son œuvre la plus parfaite ». La dédicace dit : « Sortie du cœur, puisse-t-elle toucher les cœurs ! » Il s'était mis à ce travail comme à une tâche sacrée, résolu à y sacrifier toutes les choses secondaires. « Dieu au-dessus de tout ! » Le labeur fut rude; on l'entendait, dans son cabinet de travail, « chanter, crier, hurler, en frappant du pied, » la grande fugue qui termine le *Credo*, ou le merveilleux *Benedictus*. Quand sa porte s'ouvrait, il apparaissait, le visage bouleversé, n'ayant pas mangé depuis vingt-quatre heures. Cela se passait dans la petite ville d'eaux de Baden, près de Vienne, où il aimait aller respirer et se perdre au fond des bois de pins odorants.

Il exprimait le souhait de n'écrire désormais que de la musique religieuse et de grandes symphonies. « Il n'y a rien qui soit au-dessus d'approcher de la Divinité plus près que les autres hommes, et d'en répandre parmi ceux-ci les sublimes rayons. » Ce mot de Beethoven, n'est-ce pas la Neuvième symphonie avec chœurs, où, après avoir encore évoqué les luttes et les souffrances humaines avec les décevantes joies de la terre, il invite, dans un

transport d'enthousiasme, empruntant les paroles de l'*Hymne à la joie*, de Schiller, « les milliers d'êtres à se prosterner devant le Créateur » en qui l'humanité trouverait le vrai bonheur et l'universel amour qui ne peuvent mourir. Comme puissance de pensée, rien ne surpasse cette œuvre colossale. Ses admirateurs s'unirent pour organiser un concert où elle serait exécutée avec la messe en *ré* (1824). Les répétitions furent orageuses; la surdité totale de Beethoven, qui les dirigeait, augmentait les difficultés excessives de cette musique, qu'il refusait obstinément aux exécutants, révoltés, d'alléger. Pour cette heure de gloire, des amis étaient venus exprès à Vienne : Franz de Brunswick, la baronne Erdmann. Les transports du public, qui s'entassait dans la salle, interrompirent sans cesse l'exécution; Beethoven, près du chef d'orchestre, continuait à battre la mesure. Une des deux chanteuses, depuis célèbres (M^{lles} Unger et Sontag) lui toucha l'épaule, et le fit se retourner; il vit, sans rien entendre, la salle debout et soulevée, et s'inclina, très calme, pendant que les acclamations redoublaient avec l'attendrissement.

Aussi religieux, aussi grands dans leur inspiration, qui n'est « plus de ce monde », sont les merveilleux derniers quatuors. « L'âme gigantesque » de Beethoven se détachait de la vie avec la certitude de trouver dans l'éternité la paix si douloureusement cherchée. Aussi, avec « un calme sans égal » il accueillit la mort, quand elle vint, aggravée par d'atroces souffrances. Cette mort fut chrétienne. « J'irai à Dieu sans crainte, écrivait-il autrefois, je l'ai toujours connu et compris »; et ce fut par ces mots : « Vous m'avez apporté la consolation, » qu'il remercia le prêtre dont il avait reçu les secours, « pénétré d'une soumission pieuse ».

Quelques jours avant sa mort, l'ami auquel il déclarait jadis : « Je n'ai pas de meilleur frère que toi, » Franz de Brunswick, était venu le visiter. Et Beethoven, lui serrant la main, lui dit, les yeux humides : « Veux-tu porter à ta sœur une parole de souvenir ? Répète-lui qu'elle a été trop bonne pour moi. »

VIII

Thérèse, en effet, n'avait pas voulu que l'amitié de Beethoven et de son frère reçut aucune atteinte. Entre elle et lui, du moins, ce lien subsisterait, consolant la tristesse désolée dont l'écrasa d'abord leur séparation. Et de même qu'il gardait son souvenir, elle demeura fidèlement toute sa longue vie « la fiancée » du grand homme.

« Celui qui entend sa Messe solennelle joint instinctivement les mains, et sent son cœur s'élever jusqu'à Dieu. Moi, je me dis avec humilité : Il t'a aimée ! — et j'en remercie le Ciel ».

De cette pensée, elle se fit un appui et un stimulant pour se rendre plus digne de lui, pour atteindre, par le bien, les sommets que Beethoven atteignait par l'art. Le peintre Cornélius, qui la

connut dans la suite, parle de l'expression céleste de son sourire, de la beauté de son visage qui n'avait pas plus vieilli que son cœur. Ceux qui s'approchaient d'elle se sentaient meilleurs et fortifiés, sans qu'elle cherchât à agir sur eux. Sa voix était d'une sonorité mélodieuse, où semblait vibrer une âme incomparable.

Avec sa mère, elle était venue habiter l'antique cité de Bude qui, au-dessus de Pesth, la capitale neuve, élève ses remparts et ses vieux palais. Là, dans la demeure familiale, elle vécut une existence harmonieuse d'art et d'intelligence, entourée de fleurs, de livres, du portrait de Beethoven, jouant sa musique pour s'entretenir encore avec lui. Un violoniste connu raconte, en effet, que, durant un court séjour à Vienne, le comte de Brunswick et sa sœur le firent venir pour exécuter les trios du maître, et qu'il admira le jeu remarquable et vigoureux de la comtesse Thérèse, dont le titre d'élève de Beethoven lui inspirait un véritable respect.

Mais ce n'eût pas été assez : les affections de famille, la vie calme, le dévouement aux siens ne pouvaient suffire à cette nature élargie et généreuse. Thérèse de Brunswick aimait les enfants qui, disait-elle, « ne la fatiguaient jamais », et qu'elle savait retenir par des contes, des vers dits avec charme. Elle inaugura, en Hongrie, l'œuvre des salles d'asile, y dépensa sa modeste fortune, se fit aider par ses amis, et obtint le haut appui de l'impératrice Caroline. Aujourd'hui, d'un bout à l'autre de l'empire hongrois, les petits enfants sont gardés et instruits dans des écoles maternelles, sur le modèle de celles que créa et dirigea la comtesse Thérèse, et le buste de la fondatrice, au Musée National de Pesth, consacre la mémoire des services qu'elle a rendus à son pays.

Après la mort de son frère, elle scella, dans le silence de sa pensée constante, ce passé dont elle vivait toujours, mais en chargeant sa fille adoptive de déposer à chaque anniversaire, sur le tombeau « qui lui était le plus cher », une couronne d'immortelles. Très vieille (elle ne mourut qu'en 1861), elle montrait à celle-ci « les joyaux de la haute et noble dame Thérèse de Brunswick », les mêmes fleurs symboliques, données par Beethoven et qu'elle voulait qu'on mit dans son cercueil. « — Vois-tu, disait-elle, la Providence a bien fait, je le sais aujourd'hui, en ordonnant notre séparation. Que seraient devenu et son génie et notre amour, si j'avais fini par avoir peur de lui ? Tandis qu'à jamais unis par le cœur, nous sommes demeurés l'un pour l'autre l'idéal suprême. Je touche à mes quatre-vingts ans; ce que j'ai le plus aimé m'a précédée dans une vie meilleure, et je compte à présent les jours qui m'en séparent. »

« Êtres finis à l'âme infinie, avait écrit Beethoven, nous sommes nés pour la joie et la souffrance, et les élus sont ceux qui, par la souffrance, arrivent à la joie. »

A. CHEVALIER.



LA PART DU RÊVE

SUITE



PIERRE Laurent s'était rapproché sans qu'elle y prît garde, absorbée qu'elle était en elle-même. Et, maintenant, il voyait ses yeux pleins de larmes, ses lèvres tremblantes comme celles d'une enfant qui lutte contre les sanglots. Elle rougit comme s'il eût pu lire en elle, et se détourna. Il reprit :

— Quelle peine avez-vous ? Vous n'êtes plus la même. Est-ce une peine qui vient de vous ? ou bien des autres ?

— Je n'ai pas de peine. Où voyez-vous que j'en aie ?

— Où je le vois ? Je n'aurais pas besoin de vos larmes pour comprendre que vous êtes triste. Une fois déjà, vous en souvenez-vous ? je vous ai vue ainsi. C'était à notre troisième rencontre, un matin. Nous nous étions retrouvés dans un champ de maïs... l'avez-vous oublié ?... Ce jour-là, je n'ai pas osé vous demander votre confiance. J'étais pour vous encore un inconnu. Maintenant, il me semble que vous devriez comprendre combien, sincèrement, je suis un ami, et ne pas me traiter en étranger.

Elle secoua la tête. Que pouvait-elle dire ? La voix de Pierre gonflait son cœur d'une vague joie douloureuse, et ses larmes maintenant glissaient pressées entre ses cils.

Mais cela ne l'humiliait plus, qu'il la vît pleurer. Près de lui seul, elle éprouvait cette détente de son orgueil, cette étrange sensation d'humilité heureuse.

Pierre reprit à demi-voix, ce qui lui fut meilleur encore, plus intime et plus consolant :

— Vous pleurez... et vous n'êtes pas de celles qui pleurent aisément, pour un caprice ou par nervosité. Je vous juge plus forte et plus saine. C'est pourquoi vos larmes me bouleversent. Je ne veux pas que vous pleuriez !...

Il s'arrêta, troublé de ce qu'il allait dire. « Je ne

veux pas que vous pleuriez ! » Quelque chose de plus vibrant avait fait trembler sa voix. Quelque chose que Huguette, pour la première fois, entendait, sans encore le bien comprendre. « Je ne veux pas que vous pleuriez ! » Et voilà qu'un sanglot l'étouffa... et, le visage dans ses mains, elle s'enfuit, épouvantée d'une lumière nouvelle qui l'éblouissait

Denise ouvrit la porte et dit gaiement :

— Saluez ! me voilà dans tous mes atours !...

Elle s'arrêta, surprise de ne point voir son amie.

— Seul, monsieur ? Où donc est Huguette ?

— Je ne sais pas.

La voix de Pierre l'étonna. Elle s'approcha vivement et regarda le jeune homme en plein visage. Il était pâle et détourna les yeux. Denise leva la tête et gonfla les narines, comme un cheval qui sent la poudre.

— Hum ! fit-elle drôlement, j'oserai croire...

Pierre ne l'interrompant point, elle continua :

— J'oserai croire que la mauvaise humeur d'Huguette a trouvé — enfin ! — une victime !

Il répondit froidement :

— Je ne me suis pas aperçu que M^{lle} Huguette fût de mauvaise humeur.

— Oh ! ça, par exemple ! c'est bien toujours de même : Quand on est la cause d'une chose, on se refuse à voir cette chose... je ne m'explique pas très clairement, mais vous me comprenez.

— Non, mademoiselle.

— Non ?... eh bien ! vous savez ?... vous avez tort tous les deux de vous méfier de moi. Huguette s'imagine que...

— Que ?

— Rien !

Elle se laissa tomber d'un mouvement las à la place quittée par Huguette et, comme elle, resta immobile, les yeux vagues.

Pierre Laurent l'entendit murmurer :

« Je me demande pourquoi Huguette m'a fait venir... »

M^{me} Genève, revenant de sa visite à M. le curé, dissipa l'embarras grandissant du tête-à-tête.

M. Genève vint à son tour.

Pierre Laurent avait repris son calme et causait, la voix indifférente.

On avait relevé les stores, l'air rafraîchi entraînait

par bouffées odorantes. Un paisible crépuscule voilait de gris le paysage entrevu.

Arnaud vint annoncer le dîner, Huguette n'était pas là encore.

« Elle ne paraîtra pas », se disait Pierre. Mme Genèveyron avait dit : « — Prévenez Mademoiselle », et l'on attendait.

M. Laurent discutait avec M. Genèveyron sur un discours prononcé la veille à la Chambre et dont le journal de l'oncle Jean citait des passages irritants pour ses convictions. La porte s'ouvrit... Pierre Laurent ne se retourna pas, sa voix resta la même. A peine Denise, qui l'observait, pût-elle remarquer un léger frémissement des sourcils.

— Je vous demande pardon de m'être fait attendre.

Cette fois, Pierre se retourna, surpris. La voix de Huguette était calme, calme aussi son visage. Elle souriait; ses yeux, très brillants, paraissaient comme agrandis.

Pierre avait-il rêvé? Était-ce là cette Huguette qui, tout à l'heure, s'enfuyait sanglotante et bouleversée? Il admira la force de caractère de la jeune fille. Mais peut-être, comme tant d'autres, savait-elle pleurer sans raisons des larmes qu'elle n'emportaient rien d'elle, et se retrouver ensuite, reposée et rafraîchie ainsi que des fleurs après une giboulée d'avril? Peut-être se trompait-il sur la cause de sa peine...

A table, elle était loin de lui. Tout en causant, il l'observait. Il ne put une seule fois rencontrer ses yeux, et elle ne parut point soupçonner son attention.

— Un peu de musique? proposa Denise, lorsqu'on se retrouva au salon.

— C'est cela, approuva Mme Genèveyron; chantez quelque chose, Denise.

— Un de nos brillants duos, Huguette, veux-tu?

— Vous chantez, mademoiselle Huguette? demanda Pierre, lui parlant pour la première fois.

— Je chante *pour moi*... Je ne sais pas chanter.

— N'en croyez rien, protesta Denise. Elle a une voix de mezzo ravissante... Vous allez en juger!

— Non, dit M. Genèveyron, Huguette ne chante jamais devant personne.

— Je t'en prie, insista Denise, pour me faire plaisir!

— Pour te faire plaisir!

Et docilement Huguette ouvrit le piano.

— Étrange! murmura l'oncle Jean.

Tante Adèle était ravie.

— A la bonne heure, fillette!

— Que veux-tu que nous chantions?

— Ce que tu voudras, ma petite Denise?

— *Le Roi d'Ys*?

Huguette hésita un peu. Puis, se décidant, elle prit le cahier, s'assit pour accompagner et Denise commença.

Elle avait une voix de soprano sans grande ampleur, mais très cultivée.

Pierre écoutait les paroles et s'étonnait que Huguette eût accepté le choix de Denise.

Maintenant, Huguette chantait.

Était-ce à Denise que s'adressait cette protestation orgueilleuse ou bien à Pierre?

Et tu dis que je suis pâle...

Tu vois la fièvre en mes yeux.

Et ce fut Denise encore. *Rosenn*, caressante, implorant la confiance refusée. Puis, de nouveau Huguette :

Je n'ai pas à pleurer tout bas

Et ta pitié, je ne la comprends pas.

Une révolte sincère faisait vibrer sa voix.

Quand elle eut quitté le piano, Pierre s'approcha d'elle.

— Voulez-vous me laisser vous dire que vous avez une voix charmante?

Elle inclina la tête et sourit faiblement. Il reprit :

— Ce morceau est fait pour vous... Vous incarnez bien l'orgueilleuse Margared.

Elle rougit et un peu de détresse passa dans son regard.

— C'est vrai, murmura-t-elle, je suis très orgueilleuse... Mais qu'importe, si je suis seule à en souffrir!

— Seule... qu'en savez-vous?

Un mélange d'impatience et de pitié grandissait en lui.

Huguette dit très bas :

— Je vous en supplie!

De quoi le suppliait-elle? Il s'éloigna brusquement, rejoignit M. Genèveyron et ils reprirent leur causerie politique.

Huguette, restée seule, se laissa tomber dans un fauteuil et ferma les yeux. Elle se sentait lasse, si lasse! Elle tressaillit quand Denise, s'asseyant près d'elle, lui demanda à mi-voix :

— Qu'as-tu, ma chérie?

— J'ai très mal à la tête.

— Veux-tu remonter chez toi?

— Non, pas encore... J'aurai quelque chose à te dire, Denise...

— Ah? dis.

— Pas maintenant... pas ce soir... demain.

— Quand tu voudras. — Moi aussi, j'ai quelque chose à te demander... Je voudrais savoir si tu m'aimes encore, Huguette!...

— Si je t'aime encore! Oui, je t'aime, beaucoup, sincèrement; il ne faut pas que mon mauvais caractère t'en fasse douter... Je t'assure que je ne suis pas méchante!

— Méchante, toi! Je ne l'ai jamais cru.

Elles s'embrassèrent.

A l'extrémité du salon, Mme Genèveyron, Pierre et l'oncle Jean causaient avec animation.

Ce soir-là, comme elle l'avait fait déjà le soir où Pierre, pour la première fois, était venu à Val-

Fleuri, Huguette resta longtemps à sa fenêtre, les yeux perdus dans la nuit, mais elle ne pleura point.

Raidie, elle cherchait à lire en elle, à voir clairement le but confus où sa volonté se laissait entraîner. Et ce fut un examen de conscience sincère et douloureux.

Avant de le bien connaître, elle s'était charmée de ce Pierre Laurent, élégant et distingué, si romanesquement entré dans sa vie. Et, parce qu'elle voyait cet attrait approuvé par les siens, parce que, au lieu de lui donner la joie de la lutte qu'elle aimait, on semblait vouloir lui aplanir les voies, elle s'était reprise, révoltée contre elle-même. Et, pour mettre entre elle et Pierre un obstacle infranchissable, et aussi pour jouer à la Providence, elle avait appelé Denise. Sa tante ne voulait pas ce rapprochement, elle, Huguette l'avait exigé, s'excitant aux contradictions. Ne fallait-il pas que sa volonté fût la plus forte toujours ?

Pierre, l'inconnu séduisant, n'était pour elle qu'un caprice dont facilement elle se fût guérie, mais il s'était mieux fait connaître, et son cœur bon et généreux, son esprit élevé, son intelligence cultivée avaient parlé à l'intelligence, à l'esprit, au cœur même de Huguette. Maintenant, qu'elle le voulût ou non, elle l'aimait... Elle l'aimait et le comprenait à l'heure même où cet amour était devenu, par sa faute, impossible. A l'heure où Pierre Laurent s'éprenait de Denise, où Denise, peut-être, aimait Pierre Laurent. Et c'était Huguette qui avait voulu cela, elle qui faisait son propre malheur.

Son malheur ? Pourquoi ?... Ne pouvait-elle trouver un prétexte pour éloigner Denise ? Et Denise partie ne saurait-elle pas la faire oublier ? N'avait-elle pas le droit, après tout, de défendre son bonheur, maintenant qu'elle voyait où se trouvait ce bonheur ? Le droit ?... Elle crut voir le regard de Pierre, entendre sa voix devenue grave : « — Il faut toujours avoir le courage d'aller jusqu'au bout d'une tâche, surtout d'une tâche que l'on s'est librement imposée... Je vous croyais très vaillante... »

Huguette rougit, comme si vraiment il eût été là, sévère, pour la juger. Non, elle n'avait plus le droit d'empêcher ce qu'elle avait voulu. Ainsi c'était Pierre lui-même, c'était son influence qui agissait contre elle, qui ordonnait...

Ah ! pourquoi, pourquoi avoir ainsi combattu sa destinée !

Et humble, courbée, brisée sous l'épreuve, Huguette eut le courage de s'avouer sa faute, son orgueil, d'où découlaient toutes ses tristesses.

« Ah ! se dit-elle, qu'il me serve au moins, cet orgueil, à garder jusqu'au bout mon courage et à dissimuler la torture que m'apporteront désormais toutes les heures ! J'ai dit : Denise épousera M. Laurent — il faut que Denise l'épouse. »

La lune se levait. Au-dessus du parc, son disque

laiteux monta et les étoiles pâlirent. Une lumière de rêve se répandit sur les pelouses, et les massifs se découpèrent en un gris plombé où s'accrochaient des reflets plus clairs. L'odeur forte des œillets se mêlait au parfum délicat des dernières roses, à celui si pénétrant des héliotropes.

Huguette avait éteint sa lampe. Le clair de lune entra dans sa chambre, détacha la silhouette des choses.

Huguette, lentement, se dévêtit. Enveloppée de sa longue robe de nuit, dans la blancheur d'un rayon de lune, elle semblait un fantôme, une âme flottante. Elle revint à la fenêtre. Le sommeil la fuyait. Elle songeait qu'elle devait parler à Denise, lui faire avouer ses sentiments. Quelle dure épreuve ce serait ! Et il lui parut que le matin n'arriverait jamais ; elle eut l'impatience du sacrifice, du fait accompli.

Dans la fraîcheur de la nuit, Huguette frissonna, sans courage pour gagner son lit, pour s'arracher à ses songeries.

La pensée lui vint que Denise non plus ne dormait pas. Elle se dit qu'elle aurait plus de courage par cette nuit lumineuse et douce, que le lendemain, au jour cru du soleil qui laisse trop voir les pâleurs du visage et l'effort du sourire.

Alors, pieds nus, elle quitta sa chambre et traversa un corridor. Près de la porte de Denise elle s'arrêta, le cœur battant. Entrerait-elle ? Un filet de lumière glissant sous la porte la décida : Denise était éveillée. Elle dit : « — C'est moi, n'aie pas peur » et entra.

Denise, à demi étendue sur son oreiller, lisait. Ses cheveux d'or blond, en tresse lâche, retombaient le long de son épaule. D'une main, elle abritait ses yeux de la trop vive lumière et une partie de son visage restait dans l'ombre, tandis que sa bouche très rouge, son menton délicat, son cou cerclé d'un mince filet de perles que ni jour ni nuit elle ne quittait, paraissaient en pleine lumière.

Elle était ravissante... Huguette, le cœur serré, s'attardait à la contempler. « Comment ne l'aimerait-il pas ! »

— Qu'est-ce que tu as ? demanda Denise, pourquoi te promènes-tu à minuit... l'heure des fantômes ?

— Je n'ai pas sommeil.

— Ni moi. Tu vois, je lis.

— Qu'est-ce que tu lis ? demanda Huguette pour dire quelque chose.

— Un livre que j'ai trouvé au salon et qui me plaît, sans me passionner, je l'avoue... *Amiel*.

— *Amiel* ! tu lis *Amiel* !

— Eh ! bien, quoi ? Il ne fallait pas ?... C'est défendu ?

Huguette ne répondit pas. Elle revoyait la vieille avenue, et Pierre Laurent lisant le passage qu'elle avait eu si grand tort d'oublier. Ah ! elle avait été

trop pressée, imprudente et folle... et la fleur de sa joie, était morte en son germe...

— Qu'as-tu donc, Huguette ?

— Éteins cette bougie, elle me fait mal aux yeux... et elle est inutile, la lune éclaire. Éteins, je t'en prie.

— Voilà. Tu es singulière ! Tu sais, tu es trop blanche dans cette blancheur de lune, tu me fais peur... Es-tu bien Huguette, au moins?... ou un corps astral ?

— Je suis bien Huguette. Je voudrais causer sérieusement avec toi, Denise.

— Je suis toute oreilles !

— Ne ris pas, c'est très grave.

Elle s'assit sur le bord du lit de son amie et joignit les mains sur ses genoux.

— Tu as l'air d'un ange de mausolée. Sur qui pleures-tu ?

Huguette étouffa un soupir : elle pleurait sur elle-même... Elle ne voulait pas chercher de détours, et dit simplement :

— Denise, tu aimes M. Laurent...

— Moi ? oh ! par exemple !

— Pourquoi t'en défendre ? Lui aussi t'aime.

— Il m'aime ! Pierre Laurent !

Elle se souleva à demi et se pencha vers Huguette, cherchant à voir son visage. Mais elle n'en distinguait que confusément les lignes. Elle répéta, stupéfaite :

— Il m'aime ! qu'en sais-tu !

— Je le sais.

— Il te l'a dit ?

— Non.

— Eh bien ! alors...

— Je l'ai vu. Puisqu'il te plaît, Denise, il faut l'épouser.

— L'épouser... Comme tu y vas ! Faut-il que je le demande ?

— Il te demandera vite. Veux-tu me laisser lui parler ?

— Mais, non, jamais de la vie ! Tu es folle ! Je ne le connais même pas, ce monsieur...

— Je le connais, moi ! Il a tout pour lui, du moins tout ce qui peut rendre une femme heureuse. Il est charitable et bon, — je l'ai vu chez de pauvres gens, — intelligent, artiste, et d'esprit si droit ! Son influence s'impose sans même peut-être qu'il le sache ; son jugement est si sûr ! C'est un cœur loyal et généreux... Je t'assure que tu peux l'aimer.

Denise souriait d'un malicieux sourire qu'Huguette ne vit pas. Celle-ci reprit :

— Tu sais comme moi qu'il est distingué, très bien de sa personne... tout à fait le mari qu'il faut pour une petite personne élégante comme toi.

— Puisque tu le juges si parfait, comment ne l'aimes-tu pas ?

Huguette s'attendait à la question. Elle répondit sans hésiter :

— Moi, je n'aimerai jamais personne... — Elle

eut un petit rire convulsif, et ajouta : Je suis trop froide, trop orgueilleuse, tu le sais bien !

— Ma pauvre chérie !

— Pourquoi me plains-tu ? Je suis très heureuse ainsi.

Il y eut un silence. Denise souriait toujours, mais son sourire s'attendrissait.

— Huguette, dit-elle enfin, embrasse-moi, veux-tu ?...

Et, tendrement, Huguette embrassa son amie.

— C'est vrai, reprit Denise, que tu m'aimes bien ! Tu as une perle de cœur, chérie, tu ne te connais pas toi-même... Moi non plus, avant ce soir, je ne te connaissais pas...

— Tu es contente ? demanda faiblement Huguette.

— Contente... de quoi ? Ah ! oui, de penser que M. Laurent m'aime... C'est vrai ?...

Elle se rejeta sur son oreiller et ferma les yeux.

— Alors, reprit Huguette, tu veux bien que je cherche à savoir ce que... ce qu'il...

— Ah ! mais, écoute... Je n'ai pas de dot, moi ! ou si peu !...

— Qu'importe cela ! J'ai cru comprendre que M. Laurent a de quoi vivre... tu es habituée à te tirer d'affaire avec peu...

— Mais, lui, quand il saura que je n'ai pas d'argent.

— Lui ? s'écria Huguette, il a l'âme trop haute pour s'occuper de ces questions-là.

Elle s'arrêta, confuse de son élan. Mais Denise ne parut point l'avoir remarqué. Elle dit, la voix tranquille :

— Eh bien ! soit ! Tâche d'obtenir ses confidences, et s'il m'aime... ah ! s'il m'aime, nous verrons. Mais je t'assure que, moi, je n'ai pour lui qu'une sympathie très banale et, s'il te prouve que tu t'es trompée sur ses sentiments, ne va pas t'imaginer que j'en serai malheureuse... Tu entends ? quoi qu'il arrive, jamais je n'oublierai ce que tu fais pour moi ce soir... jamais, jamais !... Va-t-en maintenant, tu es un amour et tu seras heureuse... ou il n'y a plus de justice au ciel... bonsoir !

— Bonsoir ! dit Huguette.

Et elle sortit avec l'impression complexe de torture et de joie glorieuse que devaient éprouver les martyrs au milieu de leurs tourments.

XII

— Oncle Jean, il faut absolument que je puisse causer cinq minutes avec M. Laurent en tête-à-tête.

— Ah ! bah ?

— Oui. Il faut que je sache, au sujet de Denise...

— Encore ?

— Je vous assure, oncle Jean, que c'est nécessaire... Je *dois* lui parler.

— Tu *dois* lui parler ? Comme c'est convenable !

Comme c'est bien le rôle d'une jeune fille de questionner un jeune homme sur ses sentiments !

— Ses sentiments pour une autre...

— N'importe, si tu veux absolument mettre M. Laurent au pied du mur, je m'en charge.

— Oh ! non, non, je vous en supplie, oncle Jean ! je vous en conjure, laissez-moi faire ! Laissez-moi agir par moi-même !

— Tu agis beaucoup par toi-même...

Huguette rougit.

— C'est vrai, dit-elle, j'ai trop confiance en moi, je m'entête dans mes jugements, et j'ai tort souvent, mais, cette fois, j'ai raison, je vous assure !

M. Genèvevron regarda sa nièce avec stupéfaction ; pour la première fois, il l'entendait dire humblement : « J'ai tort ! » Depuis quelques jours, il la trouvait changée — changée physiquement aussi. Elle pâlisait et ses yeux étaient souvent trop brillants, comme enfiévrés ou pleins de larmes. Il réfléchit longtemps, silencieux. Huguette attendait le verdict sans insister davantage.

— Enfin, reprit M. Genèvevron, en admettant que je me prête à cette nouvelle fantaisie, tu ne prétends pas que j'aie à dire à M. Laurent : « Ma nièce brûle du désir de vous entretenir un instant. » Tu ne veux pas cela ?

— Non, mais il y a mille moyens...

— Voyons, trouves-en un.

— Eh bien ! dans une heure, nous devons nous retrouver au vieux pont pour finir l'aquarelle...

— Eh ! oui, l'aquarelle de malheur, bougonna l'oncle Jean.

— Laissez-moi partir seule... vous me rejoindrez avec Denise.

— C'est ça, parbleu ! En voilà une idée... convenable !

— Oncle Jean, donnez-moi seulement un quart d'heure, une demi-heure tout au plus. Je dirai que Denise n'était pas prête... Je vous en prie, ne me refusez pas !

Elle paraissait très émue... M. Genèvevron réfléchit encore.

— Après tout, fit-il, soit ! Je te donne vingt minutes. Suis-je assez oncle de comédie, assez absurde...

— Non, vous êtes seulement très bon ! Merci, cher oncle Jean !

Dans l'étroit chemin, Huguette se hâtait enfiévrée. C'était la dernière étape du calvaire, la dernière épreuve. Après, quand elle saurait bien vraiment, les intentions de Pierre Laurent, elle renverrait Denise chez sa mère et son prétendant irait l'y retrouver pour se fiancer dans les règles. Elle resterait seule, tâcherait de guérir ; le temps et l'absence, du moins, l'apaiseraient.

Mais que dire à Pierre ? Comment oser lui poser la question importante ? Elle jugea que le mieux était d'aller droit au but, sans détours, sans hésitation, comme un poltron se jette au plus épais de la mêlée, d'un grand élan.

Pierre était là déjà. Il disposait son pliant, préparait ses couleurs.

Huguette ne lui laissa pas le temps de s'étonner de la voir seule ; elle s'approcha de lui, et dit très vite :

— Monsieur, je suis venue en avance parce que j'ai à vous parler.

Elle s'arrêta, le cœur battant. Elle se croyait plus courageuse. Lui, souriait ; même, il mit son monocle et la regarda d'un air amusé.

Elle s'en irrita un peu : il aurait dû comprendre, deviner. Puis elle se dit que la situation n'était tragique que pour elle ; tout ce qu'on demandait à Pierre, c'était de laisser parler son cœur. Involontairement, elle lui jeta un regard d'angoisse ; il le vit, et devint très grave.

— Venez, dit-il.

Elle le suivit près de l'arbre où, la veille, elle avait rejoint M. Genèvevron. Il la fit asseoir et se plaça près d'elle, silencieux.

— Je voulais, dit Huguette tremblante, vous demander pourquoi... pourquoi, puisque vous aimez Denise, vous ne le lui dites pas.

Elle se tut, épouvantée de ce qu'elle avait osé dire. Elle avait été trop loin, étourdie par sa souffrance.

Un instant, le silence pesa. Huguette, les yeux baissés, attendait frémissante.

La voix de Pierre s'éleva, enfin, nette et claire :

— Je n'aime pas M^{lle} Lormont.

Huguette releva la tête. Une sorte de vertige l'engourdissait. Elle fit un effort pour se ressaisir, et protesta :

— Si, vous l'aimez ! pourquoi ne l'aimeriez-vous pas ?

— Pourquoi ! Pourquoi ? parce que je ne l'aime pas !

Elle s'irrita.

— Vous dites cela... mais c'est impossible : elle est si jolie, si jolie ! bien plus jolie que...

Elle allait dire : « que moi. » Elle s'arrêta confuse : pourquoi ce rapprochement ?

— Je ne sais quelle étrange illusion vous vous faites, reprit M. Laurent, quelle chimère vous vous créez... Vous ne vous souvenez donc pas de ce que je vous ai dit quand, pour la première fois, j'ai vu votre amie ? Vos projets sur moi étaient évidents ; je vous ai laissé entendre que je les devinais. Vous l'avez compris, n'est-ce pas ?

— Oui, fit-elle.

— Je vous ai parlé aussi d'un autre rêve caressé par moi... Pas assez clairement, sans doute... peut-être ne vous en souvenez-vous plus...

Si, elle se souvenait ! Elle avait eu alors une courte minute d'espérance, mais il s'était tu...

— Ce rêve, reprit Pierre Laurent, j'aurais dû, ce jour-là, vous le nommer. Votre amie est arrivée qui m'en a empêché. Puis, j'ai réfléchi. J'ai voulu m'éprouver moi-même. Maintenant, je vois clair, très clair en moi... et peut-être aussi très clair

en vous... Non, je n'aime pas Denise, je ne l'aime pas parce que, lorsque je l'ai vue, mon cœur était déjà pris... j'ai donné tout, mon cœur et toute ma vie à une jeune fille qui n'en sait rien encore, et qui pourtant... pourtant aurait dû le deviner. Elle n'est point banale, celle que j'aime, son cœur est audacieux comme son esprit; les sentiers trop battus lui paraissent méprisables; son idéal est à la fois simple et haut; mais ce cœur, très loyal et très pur, s'était fait une forteresse imprenable d'orgueil. J'aurais dû ouvertement combattre. J'ai voulu, pour pénétrer jusqu'à elle, prendre un chemin détourné, j'ai eu tort; je le sens, je le sais... et je tremble qu'elle ne me fasse expier ma folie... Comprenez-vous pourquoi je ne pourrais aimer votre amie? Dites, Huguette, le comprenez-vous?

Oui, Huguette comprenait. Un vertige la prenait, où tout ce qui n'était pas le rêve entrevu de nouveau disparaissait pour elle. Le souvenir de Denise lui parut lointain et irréel comme un songe dont on a souffert et que dissipe la clarté joyeuse de l'aube.

Ah! la chanson des oiseaux dans le feuillage! La voix si longtemps et si vainement attendue!

elle parlait enfin! Huguette, les yeux clos, l'écoutait chanter en elle, oppressée et heureuse. Ah! qu'elles étaient loin, les préoccupations orgueilleuses du nom, la peur de céder aux *machinations* de sa tante, la crainte d'être guidée au lieu de choisir elle-même sa route!

Et le soleil, le ciel bleu, l'eau jasant parmi les arches écroulées du vieux pont, étaient complices du rêve.

Dans l'ombre douce des feuilles, des frissons passaient, le soleil les trouant semblait des yeux d'or, la gloire triomphante du bonheur apparu.

Huguette se taisait toujours.

De ses luttes passées, il ne restait rien que le sentiment joyeux de sa défaite. Ah! si l'on savait le pouvoir de celui qui parle le premier le divin langage! Celui-là, quel que soit son charme, qu'il en ait peu ou beaucoup, tient sa puissance non de sa voix, mais des mots qu'il prononce... Plus tard, la chanson d'amour, écoutée d'autre façon, ne semble plus jamais, jamais la même.

MARIE T.

(La fin au prochain numéro.)



CHANSON



APILLONS bleus, papillons blancs,
Avril est né : sur son haleine,
Dispersez-vous parmi les champs !
Fleurissez tout l'air de la plaine,
Papillons bleus, papillons blancs !

Liserons bleus, liserons blancs,
Faites tinter dans la lumière
Vos clochettes, à coups tremblants !
Chaperonnez chaque chaumière,
Liserons bleus, liserons blancs.

Horizons bleus, horizons blancs,
Séjours rêvés de poésie,
A votre charme, je me prends ;
Vous enivrez ma fantaisie,
Horizons bleus, horizons blancs !

Oisillons bleus, oisillons blancs,
Nos cœurs sont pleins de vos bruits d'ailes
Et de vos gazouillis troublants ;
Oh ! suivez-vous les hirondelles ?
Oisillons bleus, oisillons blancs !

CHARLES LAUBIÈS.



REVANCHE!

SUITE

XI



SOLANGE ouvrit les yeux, poussa un long soupir, regarda la chambre, assez vaste, à peine garnie d'un banal mobilier d'hôtel, et murmura :

— Où suis-je ?

Puis, s'accoudant sur son lit, elle se souvint...

La veille au soir, elle était arrivée à Paris avec ses frères, et, prenant une voiture, avait jeté comme adresse au cocher : « 38, rue Férou ».

« Au 38, rue Férou », se trouvait un petit hôtel avec cette enseigne étrange : « Auvergne et Bretagne réunies ».

Seuls, de très rares initiés connaissaient l'explication de cette alliance des deux provinces... Bazulec, Breton bretonnant, ex-ordonnance du capitaine Mieussen, avait épousé, d'après l'avis de Solange, une petite Auvergnate rougeaude, travailleuse et riche, ce qui ne gâtait rien, au contraire... Le jeune ménage, prenant la suite d'affaires du cousin de Bazulec, qui, fortune faite, se retirait au pays, l'enseigne : « Au Cidre mousseux » avait été remplacée par : « Auvergne et Bretagne réunies », et les lettres reçues de loin en loin par Solange annonçaient la prospérité de l'établissement.

Ne connaissant personne à Paris, à part le tuteur de ses frères, et son ancienne amie Marthe, qui ne lui écrivait plus, la jeune fille avait pensé aux Bazulec. Heureuse inspiration ! car l'accueil de Gildas Bazulec, aussi bien que celui de sa femme Claudine, avait été si cordial, que Solange en était émue jusqu'aux larmes.

— Voilà le déjeuner, mademoiselle, dit soudain à ses côtés la voix de la petite Auvergnate, qui venait d'entrer sans façon. Je pense que vous avez bien dormi... Comment ! vous pleurez ?

— Je pleure de reconnaissance, Claudine... Que vous êtes bons tous les deux !

— Gildas se souvient, mademoiselle. Son capitaine lui a évité la prison... plus encore... à une heure mauvaise de sa vie... Puis, enfin, tant de choses qu'il m'a contées et qui ne s'oublient pas... Pour lors, c'est pas tout ça... Voilà ce que nous avons décidé cette nuit en causant de vos affaires. Une demoiselle comme vous ne peut rester dans n'importe quelle maison à Paris. Y a des dangers, dit Gildas, qui s'y connaît. Le pensionnaire qui occupait ces deux chambres est parti avant-hier ; prenez sa place. Ça vous va-t-il ?

— Mais mes meubles ? Ils vont arriver dans huit jours.

— Ah ! les meubles ! fit Claudine songeuse. Eh bien ! on fourrera ceux-ci ailleurs, et vous empièzerez un peu les vôtres, pardi !...

— Où faire ma cuisine ?

— Votre cuisine ! Gildas dit que j'allongerai ma soupe et mes ragoûts. Pour deux ou pour cinq, la peine est la même, allez !... C'est oui, n'est-ce pas, mademoiselle ?

De nouvelles larmes parurent dans les yeux de Solange, devant ce dévouement à la fois si simple et si grand !

— Avant de dire « oui », je veux savoir si mes ressources sont suffisantes pour payer logement et pension. Je donnais, à Clermont, cent soixante-huit francs de loyer...

— Cent soixante-huit francs ! interrompit Claudine, c'est plus qu'il n'en faut pour ce cinquième étage, que des jeunes filles peuvent seules escalader. Quant à la nourriture, allez, mademoiselle Solange, c'est pas plus cher qu'à Clermont, même moins...

— Je croyais les denrées hors de prix.

— Quand on ne connaît pas les coins... Mais, moi, je suis désauvergnatisée à présent, dit-elle, ajoutant avec aplomb un mot nouveau au dictionnaire. Allons, je vais répondre « oui » à Gildas, pas vrai ?

Solange, éclatant en sanglots, se jeta au cou de la jeune femme.

— Que vous êtes bons ! Que vous êtes bons ! balbutiait-elle.

— Là, fit Claudine, levez-vous vite et commencez vos courses. Je me sauve, car mon homme m'appelle.

« Son homme » ne l'appelait pas, mais Claudine n'avait trouvé que ce moyen pour se dérober à la reconnaissance de Solange. Elle se précipita en tourbillon dans la salle à manger où Gildas astiquait les cuivres du poêle avec la même ardeur qu'il frottait autrefois le sabre de son capitaine.

— Ça y est ! cria-t-elle. Ils restent !

Gildas Bazulec porta la main à la hauteur du front, et regarda un portrait d'officier accroché à la place d'honneur.

— Mon capitaine, fit-il, Bazulec paie sa dette à vos enfants. Vous devez être fièrement content de lui là-haut !

Il était neuf heures, quand, laissant ses frères occupés à déballer leurs cahiers et leurs livres, Solange, ainsi que le lui avait conseillé Claudine, commença ses courses dans Paris. « Ses courses », c'est-à-dire d'abord une station, — vraie station de chemin de croix, — devant chacun des magasins d'imagerie du quartier Saint-Sulpice ; puis, ayant examiné attentivement l'étalage, le plus ou moins de fini des dessins, le « genre » de la maison, elle poussait la porte et entraînait, le cœur battant.... Sa distinction, sa toilette simple mais soignée faisait avancer immédiatement un employé, l'échine basse et la bouche en cœur.

— Je viens soumettre quelques modèles d'enluminures, balbutiait la jeune fille, s'efforçant de raffermir sa voix.

L'échine se redressait aussitôt dans une raideur arrogante et, du bout des lèvres, subitement pincées, l'employé criait :

— X, regardez donc si M. Z peut recevoir une dame qui porte des modèles.

De l'extrémité du magasin arrivait peu après une des réponses suivantes, variées quant à la forme, identiques quant au fond :

— Occupé.

— Pas besoin actuellement.

— Nous avons notre personnel.

— A l'époque des premières communions, c'eût été possible. Mille regrets.

Solange partait, les joues brûlantes, refoulant des larmes qui montaient à ses yeux, essayant de surmonter le découragement qui envahissait de plus en plus son âme, à chacun de ces refus d'autant plus pénibles qu'on y ajoutait le dédain de la pauvreté.

Brisée, lasse à mourir, elle revenait à l'hôtel, quand, au détour de la rue Bonaparte, un grand magasin attira ses regards... Ni statues, ni livres, rien que l'imagerie, depuis la gravure grossière à trois sous la douzaine jusqu'aux fines enluminures sur vélin et ivoirine. Solange fit un pas en avant, hésita, recula, puis, résolument, tourna la poignée.

— Madame désire ?

— Je désire soumettre quelques modèles de...

L'employé ne la laissa pas achever. Se retournant vers un grand vieillard à l'aspect sévère, qui causait avec un officier :

— Il n'y a pas besoin de modèles, n'est-ce pas, monsieur ? dit-il.

— Non, répondit le vieillard, jetant un regard investigateur sur Solange.

Que lui révéla l'angoisse peinte dans les yeux de la jeune fille, sa soudaine pâleur, le tremblement convulsif de ses lèvres ? Une immense détresse sans doute, une vaillance prête à sombrer... Il eut pitié de la pauvre enfant, et demanda d'une voix adoucie :

— Vous créez vos modèles ?

Solange baissa affirmativement la tête, tendit le petit paquet d'images, dont la ficelle n'avait pas été dénouée pendant ces trois heures de souffrances. Puis, incapable de parler, elle attendit.

— Ce n'est pas mal, dit le commerçant après un examen attentif. Cette touffe d'anémones et ce dessin gothique sur parchemin me conviennent. Faites-m'en une douzaine de chaque. Ensuite, nous verrons... Au revoir.

— Au revoir ! répondit Solange, dont le cœur bondissait d'espérance. Elle ajouta tout bas, avec une gratitude intense :

— Merci !

En arrivant à l'hôtel, elle trouva Claudine en train de gronder Bazulec qui l'écoutait tout penaud.

— Ah ! vois-tu ! cria-t-il dès qu'il aperçut Solange. Mademoiselle, Claudine disait que j'aurais dû vous conduire, que, pour sûr, vous vous étiez perdue, et moi je répondais, — quand elle me laissait répondre, — que vous étiez une délurée, que, pour lors...

Solange sourit.

— Je ne pouvais me perdre dans le quartier. Puis, avec les sergents de ville, le plan de Paris, on se débrouille toujours.

Elle achevait ces mots quand Léo, rouge, essoufflé, se précipita à son cou.

— Je suis dégringolé vite de mon perchoir, Lolan, car tu as l'air heureux... J'ai vu ça de suite à ton trotinement d'hirondelle... Dis que j'ai deviné ?

— Oh ! l'air heureux ? Enfin, oui, c'est un premier pas. Mais, que j'aurai encore à faire, mon pauvre petit, avant d'arriver à un résultat sérieux !... Où est Ary ?

— Au perchoir... Tout le temps il a bougonné de n'être plus riche. Pour lui avoir riposté, « je m'en fiche », il a crié à prendre un enrouement.

Solange soupira

— Le travail sera notre richesse, dit-elle.

Et elle ajouta plus bas :

— Pourvu que j'en trouve !

L'après-midi, elle continua ses démarches, toutes, hélas ! infructueuses. Le lendemain, même succès. Le surlendemain, un négociant du boulevard Malesherbes lui confia le décor d'un objet en bois de Spa. Puis, ce fut tout !... Un tout bien minime, mais qui pouvait occuper les journées de

la jeune fille, si on lui donnait régulièrement images et bibelots à peindre. Y aurait-il cette continuité ? Le prix de son travail serait-il suffisamment rémunérateur ? Là était la question, question si grosse d'angoisses, que, ces premières démarches faites, Solange résolut d'aller trouver, sans retard, le tuteur de ses frères pour le prier de s'occuper d'eux.

— Vous viendrez me rejoindre dans un quart d'heure, dit-elle à Ary et à Léo qui l'accompagnaient. Je tiens à être seule d'abord avec M. Authier.

Celui-ci se trouvait chez lui, mais il n'aimait sans doute pas les visites, car Solange dut parler avec le domestique, puis faire passer sa carte avant d'être introduite dans un vaste cabinet dont le parquet et les sièges étaient si encombrés de livres, qu'elle ne savait trop comment se frayer un passage, encore moins où s'asseoir.

Ne voyant personne, elle restait interdite au milieu de cet amoncellement de volumes, quand, derrière le bureau, un petit homme, d'une maigreur de squelette, se leva tout à coup et salua.

— Je vous demande pardon, dit-il d'une voix de crécelle, j'achevais de lire un mémoire très intéressant sur des fouilles faites à Locmariaquer. Les flancs de ces tumulus renferment parfois des choses étranges.

Et le voilà lancé à fond de train sur les inscriptions hiéroglyphiques, les poteries romaines, les débris de silex, oubliant que sa visiteuse venait pour tout autre chose que pour entendre une dissertation savante. Enfin, remarquant son mutisme, il s'arrêta net.

— Vous êtes donc mademoiselle Mieussen ?

— Oui, monsieur.

— Vos frères vont bien ?

— Très bien. C'est à leur sujet que je viens vous trouver.

M. Authier jeta un regard de regret sur la brochure ouverte devant lui, et Solange, qui surprit ce regard, poursuivit avec effort :

— Nous sommes installés à Paris.

Il sursauta.

— A Paris ! sans fortune ! ce sera la misère noire ! Pourquoi quitter Clermont, surtout en pleine année scolaire ?

— Pour des raisons qui me sont personnelles. Puis, un jour ou l'autre, ne voulant pas me séparer de mes frères, il aurait fallu en arriver là. C'est chose faite maintenant. Les études d'Ary et de Léo ne souffriront pas de ce changement. Dans le même petit hôtel que nous demeure un jeune professeur « malheureux » et très instruit. A prix modique, il donnera deux heures par jour de leçons à Ary, et Ary, lui, s'occupera de Léo.

De nouveau, le regard de M. Authier se posa amoureusement sur la brochure, dont sa main tourna quelques feuillets.

— Puisque c'est ainsi organisé, mademoiselle, je me demande...

Il s'arrêta.

Solange, très rouge, prit la parole :

— Ce que je viens chercher auprès de vous ? Un appui. Léo m'inquiète actuellement moins que son frère aîné. Ary passe en juillet son dernier examen. A moins d'une mauvaise chance extraordinaire, il sera reçu, car, c'est à la fois un intelligent et un piocheur... Je voudrais qu'après les vacances il pût entrer dans une école préparatoire à Saint-Cyr.

— Préparatoire à Saint-Cyr ! s'écria le vieux savant, levant les bras au ciel, vous ne doutez de rien... Ces écoles-là sont très chères, très chères.

— Je le sais. Aussi, ai-je pensé, monsieur, que... par vous, par vos relations, on arriverait à obtenir une diminution sensible de prix.

M. Authier jeta sur le bureau le bonnet grec qui couvrait son crâne dénudé.

— Nous ne raisonnons pas du tout, du tout de même. Voilà mon idée sur votre frère aîné : il va, dites-vous, achever ses études, eh bien ! la solution la plus simple, le moyen de gagner plus promptement sa vie, est soit d'entrer dans un bureau quelconque, soit dans une maison de commerce.

— Ceci conviendra peut-être à Léo, dit Solange. Ary n'a les goûts ni d'un bureaucrate, ni d'un commerçant. Fier, courageux, travailleur, il prendra la place de notre père dans l'armée française, et deviendra « quelqu'un », j'en suis convaincue.

Rageusement, le tuteur ouvrit et ferma la brochure concernant les tumulus de Locmariaquer.

— Alors, qu'il s'engage !... Ai-je le temps de courir après l'un, après l'autre, pour obtenir quoi ? Un refus ou une diminution, si minime que...

Solange se leva.

— C'est bien ! Je travaillerai, je me placerai s'il le faut, dit-elle. Je regrette, monsieur, de vous avoir dérangé... Ah ! voilà mes frères. Ary et Léo, saluez votre tuteur et partons, car il est très occupé.

Il y avait à la fois tant de fierté dans son attitude, tant de tristesse dans ses yeux, tant d'ironie dans sa voix, qu'un peu interdit, le savant délaissa l'étude sur les tumulus pour escorter ses visiteurs jusqu'au seuil de son appartement. Là, il s'inclina devant Solange.

— Je ferai parler au directeur de la rue Lhomond, mademoiselle, et vous donnerai une réponse.

A peine dans l'escalier, Léo formula son opinion sur le tuteur :

— Une araignée maigre qui mange du papier.

— Un parchemin, riposta Ary. Es-tu contente de ta visite, Solange ?

— Non, dit-elle simplement.

Quant à M. Authier, il murmurait tout en regagnant son bureau :

— Une fameuse tête de femme !... Je m'occuperai de ce petit Mieussen puisque je suis le tuteur... Qu'ai-je pensé d'accepter cette machine-là !...

Il reprit sa lecture et, quelques instants après, il avait si bien oublié le « petit Mieussen » que Solange attendit vainement la réponse annoncée.

Avec courage, la jeune fille se mit au travail. Mais, tout en peignant de fines images pour le magasin de la rue Bonaparte, des cadres, des bonbonnières, des encriers, pour celui du boulevard Malesherbes, elle pensait que ce n'était pas suffisant, qu'il fallait encore trouver autre chose... Autre chose ? Quoi ?

Invariablement, après avoir passé en revue tous les travaux réservés à son sexe, elle arrivait à la conclusion suivante : écrire !

Écrire ! Elle avait eu déjà cette idée avant la mort de son père. Quelques cahiers enfouis au fond de sa malle en faisaient foi.

Et voilà que, maintenant, l'idée revenait, hantant son cerveau, plus obsédante de jour en jour. Elle la repoussait, doutant d'elle-même, effrayée des nouvelles démarches à tenter... Mais l'idée revenait encore, revenait si bien, que Solange, énervée, finit, un soir, par prendre une plume, au moins, pensait-elle, pour décharger son esprit et son cœur.

Dès lors, elle écrivit régulièrement. Elle croyait à sa facilité, à une certaine originalité de conception, mais non à son talent. Les protections lui faisaient défaut. La chance, qui avait paru lui sourire à la mort de M^{lle} Daudré, avait pris ensuite une figure si revêche, que la jeune fille lui avait tourné le dos... Alors, que restait-il ?... L'isolement !... Oui, l'isolement, mais avec Dieu pour soutien. Il savait, Lui, que la pauvre petite créature, qui maigrissait et pâlissait de plus en plus chaque jour, sous le poids de soucis trop lourds pour ses vingt-trois ans, ne cherchait ni la fortune, ni surtout la gloire, mais le moyen de remplir auprès de ses frères son rôle maternel. Peut-être mettait-elle trop de fierté dans ce rôle. Peut-être son ambition pour ses « enfants » était-elle trop grande. Mais, n'est-ce pas en visant plus haut qu'on arrive sûrement au but ?

Et Solange criait éperdûment :

— Aidez-moi ! Aidez-moi !

Le secours demandé se manifesta par le bon vouloir des négociants de la rue Bonaparte et du boulevard Malesherbes, qui donnèrent assez régulièrement du travail, mais combien mal payé, hélas ! puis par le succès d'Ary, qui enleva sa seconde et dernière partie du baccalauréat avec la rare mention : « Très bien ! »

Ce fut un bonheur immense pour Solange, une nouvelle excitation aussi à poursuivre son rêve de carrière littéraire ; car les jours coulaient avec une rapidité vertigineuse... Trois mois plus tard, on devrait prendre une décision pour Ary. Et,

avec des alternatives d'angoisse et d'espérance, la jeune fille murmurait tout bas :

— Dans trois mois, qui sait ?

XII

Le roman était achevé ! Ary l'avait recopié de sa belle écriture très nette, et quelques nouvelles tirées de la malle de Solange, lues et corrigées soigneusement, étaient jugées dignes d'une présentation. Il ne restait plus qu'à prendre les adresses de plusieurs journaux et à tenter la chance.

Les adresses furent vite trouvées ; et, pendant que la jeune fille achevait une commande pressée, Ary, avec une bonne grâce, assez rare chez lui, s'offrit pour ces premières démarches. Il partit gaiement, les manuscrits sous le bras, espérant entrevoir quelque célébrité dans les bureaux de rédaction, songeant même un peu à écrire, lui aussi, pendant ses deux mois de vacances.

Loti, le marin, écrivait. Pourquoi Ary, le futur officier, n'écrit-il pas ?

Quand il revint le soir, il jeta silencieusement les manuscrits sur les genoux de sa sœur, puis s'assit près de la fenêtre, brisé de fatigue, une flamme sombre dans les yeux.

— Tu n'as pas réussi ? demanda Solange, oppressée.

— Non, et je n'y retournerai plus jamais ! jamais ! répondit-il d'une voix résolue.

— Comment ! On a même refusé un examen ?

— Ta petite nouvelle : *La Fronde*, a été gardée pour cet examen ; mais sois certaine qu'on te la renverra sans lecture...

Il prononça ces mots avec une amertume si grande que Solange oublia momentanément sa propre souffrance pour songer à celle de son frère.

— Mon pauvre Ary ! mon pauvre Ary ! murmura-t-elle.

Puis, lui tendant la main :

— Et le roman ? demanda-t-elle.

— Le roman ? Les éditeurs que tu m'avais indiqués ont répondu en chœur : « Ce n'est pas un nom connu, nous ne vendrions pas le livre. » Conclusion : Brûle tes feuillets, ma sœur.

— Non ! murmura la jeune fille. J'essaierai encore.

— Tu vas souffrir inutilement, je te le prédis.

Solange essaya de sourire.

— Il s'agit donc de se cuirasser... Car, je te le prédis aussi, je ne céderai que devant l'impossible. Pauvre Solange ! Le lendemain soir, bien qu'elle se fût cuirassée, ainsi qu'elle l'avait dit, la veille, à son frère, elle était presque à bout de force.

Et quand, quelques jours plus tard, une nouvelle et le roman, qu'on avait consenti à examiner, lui furent renvoyés avec ces mots, éloquentes

dans leur laconisme : « Pas la note de notre publication », elle connut, cette fois, le découragement absolu.

Incapable de supporter la présence de ses frères, elle sortit, se grisant de bruit au milieu de la foule, évitant de penser, ne voulant pas pleurer. Lasse, à la fin, aveuglée de soleil et de poussière, elle entra au parc Monceau, et s'assit sur un banc, dans un endroit isolé, plein d'ombre et de fraîcheur. Là, les larmes, longtemps contenues, jaillirent des yeux de la pauvre enfant, et, longtemps, longtemps, elle sanglota, éperdument, à plein cœur...

Un bruit de voix lui fit soudain lever la tête. Dans l'allée contiguë à celle où elle se trouvait, deux personnes se promenaient en causant.

Allaient-elles contourner le massif de verdure et passer devant la jeune fille? Peut-être!

Solange, d'un geste vif, essuya ses yeux gonflés, et se disposa à partir; mais, quelques mots arrivant distinctement à ses oreilles, la retinrent immobile, presque sans souffle.

— Vous publiez une nouvelle qui est charmante, mon cher Terny, disait une voix d'homme, sonore et jeune. Sous le nom de Pierre d'Alais, on devine une plume féminine. Me trompé-je?

— Non. C'est M^{lle} de Mérol qui s'amuse à écrire.

— M^{lle} de Mérol! Une millionnaire! Que ne laisse-t-elle la place à ceux ou à celles qui luttent pour la vie? Même, à mérite un peu moindre, donnez toujours la préférence à ces lutteurs, mon vieux Terny.

— Comme on reconnaît sans cesse en vous l'homme d'œuvres!

— Vous trouvez? Au fait, peut-être avez-vous raison. Certaines « œuvres » me charment. Faire des heureux! y a-t-il rien au monde de plus doux? A part ce que je viens de vous dire, sincères félicitations! M^{lle} de Mérol est une précieuse recrue pour *L'Ami des Jeunes filles*. Sur ce, je vous quitte. En causant avec vous, je me suis oublié.

Solange se leva rapidement. Elle aussi s'était oubliée. Le jour baissait; il était plus que temps de regagner la rue Férou. A peine avait-elle fait quelques pas qu'elle tourna la tête. Un homme jeune, distingué, venait de la rejoindre, et lui tendait un rouleau de papier.

— Je crois que vous avez oublié ceci, madame, dit-il d'une voix qu'elle reconnut aussitôt pour celle de l'ami des souffrants.

Elle inclina la tête en guise de remerciement, trop émue encore pour prononcer un seul mot,

troublée aussi par le regard de compassion profonde que l'inconnu attachait sur son visage, qui portait la trace de ses larmes récentes; puis, elle partit à pas pressés. Un kiosque se trouvait sur son chemin. Elle y prit deux numéros de *L'Ami des Jeunes filles*, passa une partie de la nuit à les lire, et, quand l'aube parut, fatiguée, fiévreuse, elle s'endormit en murmurant :

— *L'Ami des Jeunes filles! L'Ami des Jeunes filles!* Là, je le sens, je réussirai...

A trois heures de l'après-midi, elle était au bureau de la revue, demandant M. Terny. Introduite auprès de ce dernier, dans un vaste cabinet meublé avec un luxe sévère, elle se troubla d'abord devant l'air froid du directeur, ne trouvant plus un mot pour exposer le but de sa visite. Lui, après avoir indiqué un siège, attendait, se doutant bien que le rouleau sur lequel se crispaient les petites mains gantées de la jeune fille, était le dixième manuscrit de la journée, qui allait lui être présenté. Enfin, Solange leva les yeux. Le ruban rouge passé à la boutonnière de M. Terny frappa ses regards, et, dans un rapide sourire, elle commença :

— Voilà qui encourage une fille d'officier. Je suis une sollicituse, monsieur.

Ce fut dit d'un air si simple, si vrai, que le directeur perdit sa physionomie glacée, et sortit de son mutisme :

— Vous m'apportez une nouvelle? Un roman?

— Un roman.

— Vous savez sans doute que notre revue est spécialement pour les jeunes filles. Il nous faut donc du très moral.

Une flamme passa dans les yeux de Solange.

— Je n'écrirais pas autre chose.

— Bien! Maintenant, je dois vous prévenir que nous avons un monceau de manuscrits, et que celui-ci, fût-il accepté, vous ne pourriez le voir insérer qu'à une date lointaine. Notre programme est rempli pour une année.

Le cœur de la jeune fille se serra sous une douleur intense.

— Consentez à le lire, monsieur, et... j'attendrai si... si le roman vous convient.

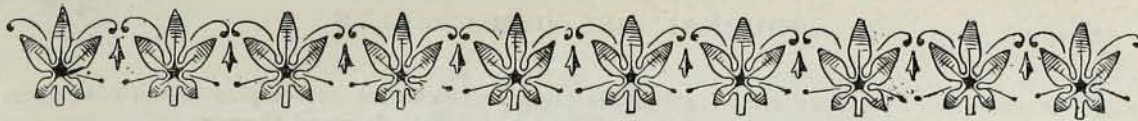
— Voulez-vous alors me laisser votre adresse? ou, voyons, le 4 du mois prochain, venir chercher la réponse?

— Je viendrai, dit Solange; soyez indulgent, n'est-ce pas, monsieur?

M. AIGUEPERSE.

(La suite au prochain numéro.)





❖ Revue Musicale ❖

Théâtres lyriques : Opéra-Comique : *Beaucoup de bruit pour rien*. — Opéra : Nouvelles. — Grands concerts. — Nouveautés de choix.



NOTRE cadre relativement restreint ne permet pas d'énumérer ici le nombre de compositeurs qui tentèrent de traduire en musique les drames et les comédies de Shakespeare. En Allemagne, en France, en Italie, on ne saurait dire combien de musiciens ont composé d'opéras, d'ouvertures, de mélodies sur les vers du célèbre poète anglais. Mais c'est en France

que ses œuvres furent le plus souvent et le mieux interprétées musicalement.

M. Édouard Blau a fait une très habile adaptation de *Beaucoup de Bruit pour rien*, réunissant dans son livret tous les éléments qui en constituent l'intérêt dramatique, tout en écartant les longs développements qui n'ajoutent rien à l'action. Comme dans beaucoup de pièces de Shakespeare, le comique se mêle au tragique dans la pièce originale : l'épisode des dramatiques amours d'Héro et de Claudio, puis celui où les deux gracieuses figures de Béatrix et de Bénédicte dissimulent leur jeune et innocente tendresse sous une spirituelle et fine ironie.

Les deux auteurs ont vite compris qu'ils ne pouvaient conserver de l'élément comique que ce qui devait jeter quelques rayons de soleil et de gaieté autour des sombres épisodes du drame.

Au premier acte, le roi de Sicile, don Pèdre d'Aragon, arrivant à Messine, est salué par Héro et Béatrix, la blonde fille et la brune nièce du gouverneur Leonato. D'accord avec lui, le roi fiance son sauveur dans les combats, l'officier Claudio, à la poétique Héro, alors qu'il s'aperçoit que Béatrix et Bénédicte s'aiment sans le savoir.

Au second acte, don Pèdre et Leonato font découvrir, en badinant avec les deux enfants moqueurs, les sentiments cachés au fond de leurs

persiflages; puis Claudio et Héro se parlent de leur mutuelle tendresse, lorsque la nuit tombée, le traître don Juan amène le roi et Claudio sous le balcon où son affidé, Borachio, va se montrer avec une suivante d'Héro, cachée sous un voile : on devine le but...

Voilà pourquoi, au troisième acte, au milieu de la cérémonie nuptiale, au pied des autels, Claudio refuse de l'accepter pour femme, Héro tombe sans connaissance; tous la croient morte!

Au dernier acte, Claudio a reçu les révélations du soudard Borachio et se jette aux pieds de Leonato, fait amende honorable devant la foule, auprès du cercueil d'Héro, que les cris déchirants de son fiancé arrachent à son sommeil léthargique! Alors, au lieu d'une cérémonie funèbre, l'autel se pare pour le double hymenée d'Héro et de Claudio, de Béatrix et de Bénédicte.

M. Paul Puget a attendu vingt ans, et plus peut-être, après avoir conquis le grand prix de Rome, sans que l'une de nos premières scènes consentît à représenter son œuvre en quatre actes et cinq tableaux. Inutile de sonder ce mystère... puisque, heureusement, après tant d'années de luttes et d'attente, le compositeur fut enfin apprécié à sa juste valeur par la nouvelle direction de l'Opéra-Comique, et ce sera un honneur pour M. Albert Carré d'avoir mis en lumière une belle œuvre et un compositeur de grand avenir.

La partition de M. Puget est écrite dans les meilleures conditions du drame moderne. On y remarque un soin et une science orchestrale rares. Son tempérament musical l'a porté à développer les scènes tragiques, laissant un peu dans l'ombre l'action drôlatique, où Berlioz, lui-même, n'avait, du reste, qu'à moitié réussi. Mais combien il excelle à rendre les situations poétiques et les tendresses du cœur. Ainsi le dialogue en forme de madrigal, au premier acte; la véhémence sincère du serment de fidélité; tout ce qui caractérise l'inaltérable amour d'Héro; le bel *Andante* de don Pèdre; le ravissant *Chœur de Jeunes filles*, coupé par le chant de Béatrix; la grande scène de Claudio à l'église, et celle du réveil d'Héro, sont des pages de maître.

L'orchestre de M. Puget est tout à fait supérieur; son écriture, un peu abondante, est toujours ingénieuse et savante. Les scènes gracieuses de Béatrix et Bénédicte témoignent d'une réelle finesse de touche qui met en relief les belles pages instrumentales de l'introduction, de divers pré-

ludes, et entr'actes : passages symphoniques de premier ordre. La seule critique qui s'est produite, c'est l'emploi excessif des instruments de cuivre qui, souvent, écrasent non seulement les voix et les chœurs, ravissants, mais encore les douces mélodies que chantent les cordes et les bois.

L'interprétation a donné pleine satisfaction aux auteurs, et M. Léon Beyle, chargé du rôle un peu lourd de Claudio, s'en tire à son honneur. A côté de lui, MM. Fugère (don Pèdre), Clément (Bénédict), Isnardon (don Juan), Carbonne (Borachio), et Gaston Beyle (Leonato), interprètent leurs rôles fort habilement. M^{lle} Mastio prête sa voix et sa poésie charmantes à Héro, et M^{lle} Telma, en Béatrix, chante avec autant de grâce que d'esprit.

Orchestre au-dessus de tout éloge et chœurs des mieux stylés.

Le public a fait le plus chaleureux accueil à l'opéra de MM. Blau et Puget, splendidement monté par M. A. Carré; mise en scène, décors, costumes sont des merveilles de goût et de style, et le succès n'a fait que grandir depuis cette brillante première.

La *Cendrillon*, de Massenet, et le *Joseph*, de Méhul, se préparent activement. Le soir même de cette reprise, on doit donner la première représentation du *Cygne*, le nouveau ballet de M. Ch. Lecocque. On s'occupe encore du ballet, non moins nouveau, de Saint-Saëns, *Javotte*, sur le livret de M. Croze.

L'Opéra, à défaut de nouveauté, a fait entendre pour la première fois, dans Élisabeth, du *Tannhäuser*, la charmante M^{lle} Ackté, dont le succès a été colossal, avec M^{lle} Grandjean dans Vénus. C'est à M^{lle} Ackté qu'est confié le ravissant rôle de Benjamin dans la prochaine reprise du *Joseph*, de Méhul, à l'Opéra, dont la date n'est pas certaine. M. Vaguet sera chargé du rôle de Joseph, et M. Delmas représentera Jacob.

Quoiqu'il soit un peu tard pour remonter au temps de Pâques, nous ne saurions passer sous silence les séances où on a fait entendre de véritables chefs-d'œuvre de l'art religieux le plus élevé entre tous. Sans avoir à signaler des concerts entièrement spirituels, nous dirons que, le vendredi saint, on a entendu au Conservatoire des fragments de la *Messe de Requiem*, de Saint-Saëns, dont l'effet a été saisissant, dans le *Dies Iræ* et dans l'*Agnus Dei*, pages superbes qui ont produit une profonde impression. Les soli furent très bien interprétés par M^{me} Laffitte et M^{lle} Bathori, la brillante élève de M^{mes} Parent et Lamoureux, dont nous avons dernièrement signalé le grand succès, puis par MM. Laffitte et Auguez. M. R. Pugno s'est couvert de gloire dans l'admirable *Fantaisie*, pour piano et orchestre, de Beethoven, ce chef-d'œuvre de grâce et de jeunesse qui terminait la séance avec un immense succès.

M. Colonne a brillamment célébré le 72^e anniversaire de la mort de Beethoven, où il a fait

goûter le charme de ses plus immortelles pages dont le choix fit grand honneur au vaillant chef d'orchestre, et où M. R. Pugno fut encore acclamé.

Nous signalerons aussi l'exécution d'un chef-d'œuvre presque ignoré du public, et dont la Société chorale d'amateurs l'*Euterpe* a donné la primeur au Cirque d'été, où elle fit entendre le *Requiem* de Brahms. C'est une œuvre élevée, imposante, grandiose, d'une parfaite sérénité et d'une ampleur sans limites. M. Duteil d'Ozanne s'était assuré une partie de l'orchestre Lamoureux, et nous devons le féliciter, ainsi que tous les musiciens et solistes qui ont pris part à cette importante manifestation artistique.

Encore plus ignorée, et digne d'être placée au même rang, est la superbe *Messe de Requiem*, de G. Fauré, un vrai chef-d'œuvre encore, dont on ne semble pas s'être douté chez nos grands chefs d'orchestres symphoniques. Nous en reparlerons prochainement.

Puisque nous en sommes aux chefs-d'œuvre, terminons en annonçant et recommandant hautement à nos lectrices le grand concert qui sera donné, le 18 mai, au Trocadéro, par M. Albert Mahaut, le disciple aimé et dévoué du grand maître, César Franck, organiste de Saint-Vincent-de-Paul et professeur à l'Institution des Jeunes-Aveugles. On comprend de suite le double but de cette noble tentative artistique, entreprise au printemps dernier, avec un incontestable succès, pour la propagation de l'*Œuvre d'Orgue*, de C. Franck.

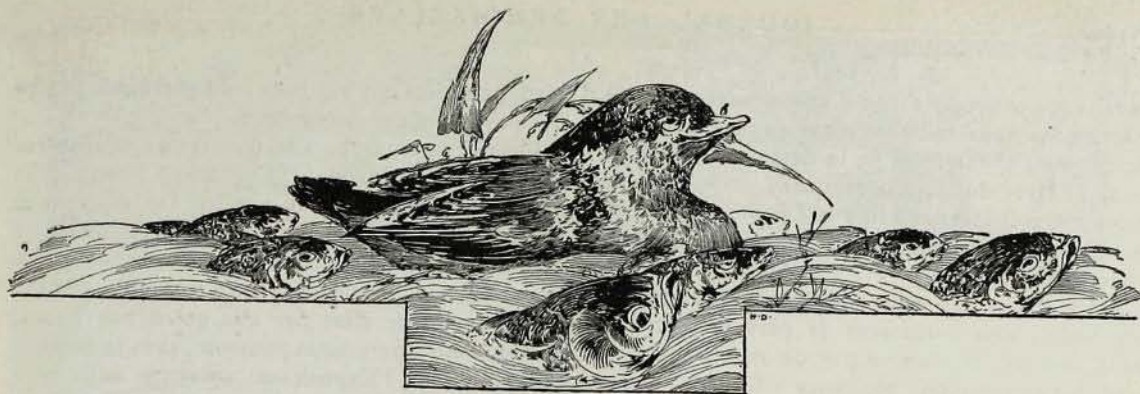
Un intérêt d'un autre ordre se joint, cette année, à cette pensée de justice et d'admiration qui montre M. A. Mahaut comme l'apôtre des déshérités, et dont le grand cœur s'est voué aussi à l'œuvre intéressante des jeunes aveugles, cette intéressante famille au profit de laquelle il consacre le bénéfice de ses concerts.

On entendra donc, le 18 mai : La *Messe Solennelle*, de César Franck, avec le concours des chanteurs de Saint-Gervais, auxquels se joindront les chœurs de l'École des Jeunes-Aveugles; — *Fantaisie en la majeur*; — *Cantabile en si mineur*; — *Pièce héroïque*, trois compositions que César Franck écrivit pour l'Exposition de 1878. Enfin, *Premier Choral en mi majeur*, pièce admirable, et le premier des trois qui furent écrits en 1890, l'année de la mort du maître.

Les soli seront chantés par M^{me} Marthe Crabos, la distinguée interprète des chants sacrés, si souvent admirée à Saint-Séverin.

— A demander pour le piano : La magnifique ouverture de *Fidelio*. — Pour le chant : le ravissant duo, pour voix de femmes, tout de grâce et d'esprit, de *Beaucoup de Bruit pour rien*, opéra nouveau, de MM. Blau et P. Puget. — Éditeur : H. Heugel; au *Menestrel*, 2 bis, rue Vivienne.

MARIE LASAVEUR.



Causerie de Quinzaine



Le mois de mai est, à notre avis, chères lectrices, le plus joli moment de Paris; la verdure nouvelle est douce aux yeux, les fleurs embaument l'air, les toilettes sont si fraîches que toute femme a l'air en fête, et dans les innombrables expositions qui nous appellent de tous côtés, on est distrait de ce qu'on est venu voir par ce qui se présente à côté.

— Le joli chapeau, il faut que ma fillette ait le pareil.

— L'excellente façon pour rajeunir une robe de l'an dernier.

L'élégante forme de redingote à indiquer à ma couturière. — Ce peplum emploiera merveilleusement un coupon jusqu'ici inutilisé.

Toutes ces réflexions, et d'autres du même genre, traversent nos cervelles féminines, tandis que, cahotées par la foule, nous visitons les aquarellistes, les pastellistes, et *tutti quanti*, — à l'Hippique, la chose va de soi, puisqu'il remplace pour nous le Lonchamps de nos grand'mères.

Ces expositions de genre sont très suivies par les femmes; le pastel et l'aquarelle étant leurs peintures préférées. On peut s'y adonner sans grande suite; ils n'exigent pas d'atelier, les modèles sont faciles à trouver; aussi, parmi les exposantes, que de noms de femmes du monde, luttant parfois avec avantage avec les professionnels; on le répétait à l'envi, à la galerie des Champs-Élysées, devant les deux envois de la princesse Mathilde.

Les expositions sont des plaisirs diurnes, mais vous comprenez que les soirées ont aussi leurs

distractions, la Côte d'azur tend de plus en plus à enlever à Paris, pendant l'hiver, une grande partie de ceux qui reçoivent; Pâques ramène ces émigrants regrettés; ils nous rapportent parfois des formes nouvelles pour les plaisirs anciens, grâce au cosmopolitisme qui règne dans les stations hivernales où se coudoient toutes les nationalités.

Les réceptions du soir sont donc, en ce moment, plus nombreuses qu'en hiver; les grands hôtels, longtemps fermés, se rouvrent l'un après l'autre. Les salons de la princesse Ouroussoff, rue de Grenelle, seront désormais un des centres d'élite de la société parisienne; on y a entendu des artistes russes de passage à Paris; leur succès a été très grand.

La princesse n'est pas, pour Paris, une nouvelle venue; plus d'un se souvient l'avoir rencontrée, il y a une douzaine d'années, quand, toute jeune femme, elle fréquentait chez la marquise de Blocqueville, quai Malaquais. Dès lors, la princesse ne pouvait passer inaperçue, et sa personnalité très accusée demeurait dans le souvenir.

Successivement installée boulevard Haussmann et avenue du Bois-de-Boulogne, on voyait chez elle : M. de Herédia et M. Henri de Régner; M. Massenet s'y faisait entendre et M. Deschanel s'y délassait de ses travaux sérieux en étant tour à tour causeur étincelant et dilettante aimable. Bruxelles, où le prince Ouroussoff fut ministre de Russie, retint plusieurs années la princesse loin de la France; elle nous revient aujourd'hui, et l'ambassade de Russie sera certainement un des lieux de réunion les plus appréciés du grand monde.

On prête à la princesse l'intention de donner des *garden-parties*; l'installation de l'ambassade s'y adapte merveilleusement, moins bien, cependant, que celle de l'Élysée, où M. et Mme Félix Faure en ont donné qui étaient de tous points

réussis; ce souvenir sera-t-il encourageant ou décourageant pour leurs successeurs, les amateurs de ces fêtes champêtres se le demandent? D'ici à peu, l'Élysée donnera la réponse; mais, si on en croit les racontars, on n'y est pas mondain de naissance; nous verrons quelles transformations opérera le pouvoir.

Si, à Paris, ces réunions diurnes, nécessitant un jardin, sont forcément le partage d'un très petit nombre, il n'en va pas de même en province, et nous savons plusieurs villes où, chaque semaine, d'aimables maîtresses de maison transforment leur *five o'clock* en une manière de garden-party, à la grande joie de la jeunesse. Ainsi présentée, la chose est des plus simples, mais, si on désire la faire en règle, c'est infiniment plus compliqué : pour que la réunion soit animée, il faut d'abord de nombreux invités, puis leur trouver des distractions, le tennis, les jeux champêtres ne suffisent pas, un orchestre dissimulé dans le feuillage est presque indiqué, et, lorsqu'il joue une valse, des couples tournaient gaie-ment sur le gazon, n'est-ce pas, mesdemoiselles? Plusieurs d'entre vous nous ont posé, à ce sujet, la question toilette, sans empiéter sur un terrain qui n'est pas le nôtre, nous pouvons vous dire que l'élégant costume de visite est ordinairement adopté et que le chapeau, — qu'on ne quitte pas, — doit être l'objet d'un choix judicieux.

Votre sollicitude s'étendant au costume de nos frères, nous vous répondrons que l'habit ne doit point paraître en ces réunions; du reste, en règle générale, il est absolument prohibé dans la journée; la redingote, le smoking, à la rigueur, la jaquette, sont seuls admis.

Comme rajeunissement, aux réunions en têtes, quelques maîtresses de maison imposent une époque ou une catégorie dont on ne doit pas sortir; c'est ainsi que, dernièrement, M^{me} de G... n'ouvrait sa porte, un beau soir, qu'à tête de paysan ou de paysanne. Grande joie dans le camp féminin, où le nœud alsacien, la coiffe bolognaise, le fichu bayonnais, voire même le bonnet de coton coquettement posé, les coiffures italiennes, espagnoles, grecques, turques, russes s'harmonisaient facilement avec le reste de la toilette; mais il a fallu entendre les cris du clan masculin! Comme on voit bien que ces messieurs n'ont pas l'habitude de nous être sacrifiés! Convenons, du reste, que les têtes paysannes sont loin d'ajouter à leur élégance naturelle, et vont très mal avec l'habit noir; aussi, le sombrero espagnol, le béret basque, les coiffures exotiques, fez, chechia, etc., étaient en nombre, tandis que

bien peu s'étaient résignés à la perruque flasse des paysans d'opéra-comique.

Les reconstitutions d'autres temps et d'autres lieux nous amènent à l'Exposition, dont elles seront un des principaux attraits. On est étonné des travaux déjà exécutés, mais que d'autres sont à peine ébauchés; entre autres choses, la porte monumentale n'est encore qu'à l'état de projet; vous savez que c'est par elle qu'en une heure, soixante mille personnes pourront, sans se presser, pénétrer dans l'Exposition; soixante mille personnes, une armée! Vraiment, les pauvres Parisiens se demandent ce qu'ils gagneront à cet envahissement; pour le moment, ils n'en voient que le mauvais côté. Le malencontreux Métropolitain empoisonne notre existence; tout son parcours est devenu une cité ouvrière interrompue par des fondrières. Tandis que nous nous réjouissions de voir enfin disparaître les échafaudages de l'Arc-de-Triomphe, il surgissait alentour des bâtiments étranges et mystérieux tout à fait envahissants. Les Champs-Élysées ne furent pas épargnés davantage; quant à la rue de Rivoli, voici ce qu'en écrit un de nos amis :

« Là, en raison de l'encombrement qui en serait résulté, il ne pouvait être question d'élever ces petites cahutes, abri des travailleurs. Il fallait autre chose, et voici ce qu'a trouvé la féconde imagination de nos entrepreneurs : mètre par mètre, les fosses se creusent, c'est comme un vaste cimetière, avec ses caveaux tout prêts, seul, le torse de chaque terrassier dépasse dans le petit coin de terre qui lui a été désigné, et qu'il creuse.... »

« On dirait la scène des fossoyeurs, au quatrième acte d'*Hamlet*, ou, mieux encore, aux nonnes près, l'acte du ballet, dans *Robert le Diable* :

Nonnes qui reposez sous cette froide pierre,
Relevez-vous! »

Le chroniqueur ne s'est-il pas laissé égarer par sa brillante imagination, lorsqu'il ajoute avoir vu disparaître presque complètement dans le sol un grand omnibus de la ligne Saint-Philippe-du-Roule, gare de Lyon, heureusement sans voyageurs; croyons-le sur parole, et joignons-nous à lui lorsqu'il ajoute : « Ah! cette Exposition, faudra-t-il qu'elle soit féconde en surprises, en merveilles, pour que nous lui pardonnions les ennuis qu'elle nous cause. »

Pour avis conforme :

EDMÉE.

Bureau du Journal : 14, rue Drouot. — Le Directeur-Gérant : F. THIÉRY.

Paris. — Imp. de l'Art, E. Moreau et C^{ie}, 41, rue de la Victoire